

IL FAUT PARTIR

Pour situer cette intervention, je me permets de me présenter rapidement. Je fais partie de la Congrégation du Saint-Esprit qui est une congrégation missionnaire fondée à la Pentecôte 1703 (c'était un 27 mai), puis refondée en 1841, pour aller vers les plus pauvres. J'ai commencé ma vie de spiritain prêtre à Brazzaville, au Congo, où je suis arrivé en 1980. Je connaissais déjà le pays puisque j'y avais un stage de deux ans en tant que séminariste. Après huit ans, on m'a demandé de prendre en charge le séminaire spiritain tout en y enseignant la Bible. En 1990 on m'a envoyé à Libreville, au Gabon, où j'ai eu la responsabilité du séminaire spiritain, avant d'être rappelé à Paris en 1994 pour un service de congrégation. De 2004 à 2012, je me suis retrouvé à Rome pour un autre service de congrégation qui m'a valu de nombreux voyages. J'ai visité les communautés un peu partout, principalement en Afrique, mais aussi en Asie et dans les Caraïbes. Je suis arrivé à Lille en 2013 pour prendre en charge la paroisse St Maurice des Champs.

Ce que je vais vous partager maintenant n'est pas seulement ma propre expérience, mais je voudrais faire remonter celles de confrères que j'ai rencontrés et dont l'engagement me paraît significatif de la mission aujourd'hui.

1) Des étonnements

1.1. Etranger et accueilli

Lorsque j'étais coopérant, j'ai passé mes premières vacances de Noël hors de Brazzaville, dans un village à environ 80 km. Le 1^{er} janvier 1972, après la messe, un monsieur m'offre un ananas. J'avais 21 ans et lui avait sûrement 65 ans minimum. Comment ce monsieur, alors qu'il ne me connaissait pas du tout, me souhaite à la fois la bienvenue et la bonne année, à moi, un gamin par rapport à lui ! Je me suis senti accueilli. J'en garde un souvenir plein d'émotion.

1.2. Du vin pour les ancêtres

Lorsque je suis arrivé à la paroisse Saint Kisito, en 1980, les gens avaient organisé un repas festif pour marquer l'événement. Il y avait quelques bouteilles de vin de palme, mais aussi d'apéritif bien de chez nous. Et je vois qu'on verse par terre une bonne partie de bouteille de porto ! J'en suis, non seulement étonné, mais presque scandalisé. Et on m'explique : ça, c'est pour les ancêtres. Ils font partie de la fête, il n'est pas question de ne pas les honorer, surtout en telle circonstance.

1.3. Dieu présent

Globalement je dois dire que le peuple lari dans lequel j'ai vécu vivait déjà une relation profonde avec Dieu. Dieu c'est Nzambi, le Dieu créateur tout-puissant. D'ailleurs les gens reprennent volontiers un proverbe dans la conversation courante : « Dieu n'est pas pauvre ». Pour eux Dieu peut aider dans bien des situations.

Cela signifie que les gens associent Dieu à tous les actes importants de la vie. Ainsi une des belles choses que j'ai vues, c'est le moment où les parents bénissent leurs enfants. Lorsqu'un enfant part en voyage pour un temps long, lorsqu'un enfant se marie, ses parents lui accordent la bénédiction : ils appellent le bien de Dieu sur lui, afin qu'il vive bien l'étape

qu'il s'apprête à entreprendre. Peut-être avons-nous trop réservé la bénédiction (qui consiste, mot à mot à « bien dire ») aux seuls prêtres. Mais au Congo les gens ont bien conscience d'être partenaires de Dieu dans le concret de la vie. A contrario, le refus de la bénédiction, ou pire la malédiction, engendre un mal-être, non seulement dans la personne concernée, mais au sein d'une famille.

Pour annoncer l'Évangile, le missionnaire ne part pas de rien. Il convient de partir de cette réalité profondément ancrée dans les cœurs. Dieu n'a pas attendu les missionnaires pour se faire connaître dans les cœurs.

1.4. Avec des gens qui aiment la Bible

A Brazzaville, je prenais du temps pour visiter les gens. Un jour je suis arrivé dans une 'clôture' et il y avait là un groupe de jeunes qui étaient en train de lire la Bible. Evidemment j'étais immédiatement intéressé. Ils m'ont dit qu'ils se réunissaient ainsi de temps à autre pour lire la Bible et essayer de la comprendre. La fierté de beaucoup de personnes, c'était d'avoir une Bible. C'était un peu une découverte, ce goût des gens pour se ressourcer dans la parole de Dieu. En France, le goût pour la Bible me paraissait moins fort.

J'ai retrouvé cette dimension dans deux occasions.

. Tout d'abord au Gabon : nous avons mis en place une formation des catéchistes et des responsables de communauté. Un dimanche par mois, ils étaient une centaine pour faire cette formation. « Comprends-tu ce que tu lis ? » Nous reconnaissons la question que pose Philippe au fonctionnaire royal, dans les Actes des Apôtres. Je peux vous dire que j'avais devant moi des gens ouverts et avides de comprendre le sens des Écritures, pour eux-mêmes, mais aussi pour ceux et celles qu'ils devaient guider par la suite.

. J'ai vécu un beau moment dans mes voyages. En décembre 1995, à l'occasion d'une réunion en Tanzanie, je suis allé visiter des confrères qui étaient engagés auprès des réfugiés, lesquels avaient fui le Rwanda après le génocide de 1994. L'un de ces réfugiés qui était catéchiste dans sa paroisse au Rwanda, servait d'interprète à mon confrère français. Il était fier de montrer sa Bible. Il avait traversé la rivière qui marque la frontière avec un très maigre bagage, dont la Bible. La Bible avait pris l'eau comme le reste, lorsqu'il avait traversé, mais il avait séché toutes les pages une par une. Elles étaient gondolées, mais il pouvait lire la Bible.

1.5. Une Eglise où les laïcs sont acteurs

L'une des caractéristiques de l'Eglise au Congo (et sans doute dans de nombreuses Eglises africaines), c'est la place que les laïcs prennent dans l'animation des communautés chrétiennes. Nous avons mis en place des communautés de quartier : chacune d'entre elles avait un ou une responsable à sa tête. Cette communauté se réunissait de temps à autre pour prendre en charge des tâches bien précises :

. La catéchèse des enfants. Il y avait 700 enfants inscrits chaque année et les structures paroissiales étaient incapables d'accueillir tant d'enfants. Aussi chaque communauté devait trouver les catéchistes et les lieux pour la catéchèse, ce qui n'était pas toujours faciles. De mon côté, je m'employais à former les catéchistes.

. La prise en charge des plus pauvres. Chaque communauté devait recenser les personnes nécessiteuses (notamment les anciens) de son quartier et de faire en sorte qu'elles soient visitées. Le dimanche à la messe, un groupe apportait des dons en nature (riz, manioc, sucre, savon, fruits) lors des offrandes, lesquelles étaient ensuite portées vers les personnes qui en avaient besoin.

Ces activités étaient impossibles sans l'intervention efficace des gens qui donnaient de leur temps pour que la paroisse prenne en charge tous les aspects de la vie. Je me souviens

notamment de cette femme, Ma Sari (c'est son nom) : elle était catéchiste mais ne savait pas lire ! C'était extraordinaire car elle connaissait l'évangile du bout des doigts et était capable de le commenter. De plus elle avait une sensibilité profondément apostolique et visitait continuellement les gens. Un jour elle vient me voir et me dit qu'elle voulait être religieuse. Elle m'explique qu'elle portait ce désir depuis longtemps mais que sa famille l'avait forcée à se marier. Son mari étant décédé, ses enfants étant grands, l'appel était toujours là. Lorsqu'elle était venue me confier sa vocation, j'avais ouvert la Bible pour lire comment Dieu avait conduit Abraham, étape par étape, et qu'à chacune d'entre elles, Abraham avait construit un autel pour le Seigneur. C'était son histoire : Dieu l'avait conduite et elle l'avait reconnu à chaque étape. Elle a fini sa vie comme religieuse chez les Oblates.

2) Accueillir une réalité autre

Dès qu'on sort de chez soi, on se sent happé par une réalité qu'on n'appréhende pas. Je voudrais en donner quelques exemples.

2.1. Apprendre une autre langue

Connaître une personne suppose que nous puissions communiquer d'une façon ou d'autre avec elle. C'est tout aussi vrai pour connaître un autre peuple. Le premier effort à fournir porte sur l'apprentissage de la langue. Quand je suis arrivé à Brazzaville en novembre 1980, mon confrère spiritain m'a dit : tu prêcheras en lari le premier dimanche de carême ! Cela me donnait quatre mois pour commencer à me familiariser avec une langue qui est bien différente de la nôtre. J'ai prêché effectivement le premier dimanche de carême, mais il ne s'agissait que de la traduction d'un texte que j'avais écrit en français. Je parlais en lari, mais je pensais en français !

En fait quand on arrive ainsi, on se sent étranger et démuni, car les gens s'expriment spontanément dans leur langue natale. Pour les rencontrer, les visiter à domicile, il faut pouvoir échanger dans la langue usuelle. Sur les quatre messes dominicales, trois étaient en lari. Du coup pendant un certain temps, il faut accepter d'être comme un enfant qui balbutie une langue avec plus ou moins de réussite.

2.2. Comprendre les coutumes

Le défi de la langue n'est que la partie immergée de l'iceberg. Au-delà de la question linguistique, il convenait de comprendre la mentalité des personnes. Cela prend du temps ! Je voudrais donner un exemple.

Un jour un monsieur vient me voir (45 ans environ). Je le connaissais un peu, par l'intermédiaire des ses enfants qui s'occupaient d'un groupe de jeunes. Il était séparé (non divorcé) de sa femme depuis neuf ans et me dit qu'il envisageait d'accueillir sa femme à nouveau à la maison. Peu de temps après sa femme vient elle aussi, me parlant de rêves et elle aussi pense à reprendre la vie commune. J'en parle au responsable du conseil paroissial qui consulte les uns et les autres et, un jour, nous convenons de nous réunir. Nous avons réalisé un véritable palabre, sous un arbre, avec l'homme et la femme, et leur nzonzi, la personne qui parlait en leur nom, trois membres du conseil paroissial et moi. A la fin de la discussion, nous avons compris qu'au départ, c'était le monsieur qui avait chassé son épouse. Nous nous sommes donc retirés pour parler, les membres du conseil paroissial. La question ne portait pas de savoir s'il fallait que l'épouse revienne à la maison, mais comment le monsieur allait

réparer son erreur. Ce dernier a dû payer une chèvre à son épouse pour signifier que la brouille avait cessé !

Nous pouvons être étonnés, et je l'étais, mais entrer dans la vie d'un peuple, c'était comprendre qu'une réconciliation n'est pas qu'une affaire de mots. Elle est portée par des signes visibles qui la scellent.

C'est sans doute lors des deuils que l'effort d'inculturation devient le plus intense. Ainsi lorsqu'un deuil survient, les gens viennent entourer la famille et passent la nuit devant la maison. Les chrétiens ont ainsi marqué par leur présence ces veillées funèbres. Plutôt que de laisser les gens boire, avec les bagarres qui parfois en résultent, des groupes se réunissent pour chanter et lire l'évangile : la veillée de deuil est devenue un moment de prière avec la famille et tous et celles qui l'entourent. J'essayais de participer à quelques veillées, du moins un peu de temps (pas toute la nuit), pour marquer ma solidarité avec la famille et accompagner ces groupes ainsi réunis dans la prière.

On n'a jamais fini d'entrer dans la culture d'un peuple différent du sien. Le Père Libermann, que nous considérons comme notre deuxième fondateur, écrivait à ses premiers missionnaires : « Dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit... Faites-vous noirs avec les noirs !... Faites-vous à eux comme des serviteurs à leurs Maîtres » Il écrivait cela en 1849, en pleine période coloniale où on était loin du « dépouillez de l'Europe ». Les maîtres étaient les colons et les africains les serviteurs. Le Père Libermann a osé proposer le contraire !

2.3. Faire corps avec un peuple

C'est un peu la conséquence directe de l'avis précédent. Ceux ou celles qui restent longtemps dans un peuple en font partie. Ils en partagent les moments forts autant que les épreuves.

. En Algérie, lorsqu'il y a la violence dans les années 1990, les confrères, bien que peu nombreux sont restés. En août 1996, lorsque Mgr Claverie a été assassiné, l'un d'entre eux qui devait prendre une année sabbatique en France, est reparti immédiatement, pensant que sa présence était là-bas. Les algériens musulmans qu'ils connaissaient ont été reconnaissants : « vous, vous êtes restés pendant tout ce temps. » Souvenons-nous du film *Des hommes et des dieux*, avec la délibération de la communauté.

. La même chose au Congo. Lors des trois guerres qui ont ensanglanté le pays, les confrères ont fait le choix de rester. Certains ont marché avec les gens lorsqu'ils ont dû quitter leur ville par peur des représailles, ils ont été rançonnés. Mais ils les ont accompagnés, car ils ont pensé que c'était leur place.

Je pense que c'est dans ces moments de grandes difficultés qu'on mesure à quel point le missionnaire fait un avec le peuple dans lequel il est envoyé.

3) La mission évoluée

La mission a de multiples visages aujourd'hui. Elle évolue continuellement. Autrefois les missionnaires avaient reçu pour consigne de fonder des Eglises nouvelles. Et ils ont rempli leur mandat. Si on regarde une carte d'Afrique, par exemple, on s'aperçoit qu'il existe des Eglises locales un peu partout, avec un clergé largement autochtone, des conférences épiscopales qui conduisent les Eglises, sans parler des autres Eglises, notamment les Eglises issues de la Réforme. Cela signifie qu'on ne part pas en mission en-dehors de son propre pays pour les mêmes raisons qu'autrefois.

3.1. Témoigner entre Eglises

Tout d'abord nous avons besoin de nous enrichir de la vie de l'Eglise. De ce point de vue, le missionnaire *ad extra* n'est plus dans le rôle du fondateur. Il devient le témoin de la vie d'une Eglise qu'on pourrait appeler Eglise-sœur. Ce témoignage est précieux. Je pense qu'il est absolument important que des laïcs, religieux ou prêtres continuent ce partenariat avec les Eglises des autres continents. Quand des personnes partent de France pour un temps de coopération, elles peuvent témoigner de la vie ecclésiale ici. En France, de nombreux chrétiens venus d'autres pays font partie de nos communautés paroissiales. Des prêtres de ces mêmes Eglises sont parmi nous. Comment recevons-nous leur témoignage ?

3.2. La présence humble de l'Eglise

Nous n'oublions pas que, dans certains pays, il n'y a aucune possibilité pour les natifs de devenir chrétiens. Être missionnaire dans ces pays n'a pas la même signification. Ainsi en va-t-il de la présence missionnaire dans les pays d'Islam.

Je suis allé trois fois en Mauritanie. Il s'agit d'une république islamique. Hormis les étrangers, aucune personne n'a le droit de changer de religion. Et pourtant des religieux et religieuses chrétiens sont bien présents dans ce pays. Pour eux il s'agit de vivre l'évangile tout simplement, d'être « autrement croyant » dans un pays où la foi musulmane est évidente. J'ai constaté que la posture missionnaire était moins dans le faire que dans l'être, notamment être-en-relation. Le souci des prêtres, religieuses et religieux consiste à établir des ponts entre les religions et à témoigner d'une autre manière de vivre le rapport à Dieu.

J'ai ressenti cela quand je suis allé en Algérie en 1998. Un soir avec les confrères nous sommes allés visiter un monsieur qui revenait du pèlerinage de la Mecque. La coutume veut que, dans ce cas-là, les amis, les proches, et les amis des amis, viennent et vivent un temps de partage avec le pèlerin, le soir. Temps de convivialité gratuite de la part des confrères, sans autre but que de se réjouir, avec beaucoup d'autres, de ce qui avait vécu par un membre de la communauté musulmane. Cela n'était possible que parce que des liens avaient été établis au fil du temps entre les confrères et cette famille.

3.3. Rejoindre les pauvres

S'agissant d'annoncer l'Évangile aux pauvres, nous avons toujours quelque chose à faire, malheureusement, parce qu'il y a toujours des pauvres. Nous avons éprouvé cela en congrégation.

J'ai parlé des camps de réfugiés rwandais en Tanzanie. Les confrères de l'Afrique de l'Est (tanzaniens et kenyans) constatant l'ampleur du désastre, ont décidé en fin 1994, d'envoyer des spiritains dans les immenses camps de réfugiés qui en Tanzanie. L'un d'entre eux, français, participe à cette mission. Il a passé une grande partie de son temps à visiter les personnes dans leur abri de fortune et à les écouter. Je l'ai accompagné le 26 décembre 1995. Un catéchiste lui ayant dit qu'une personne voulait le rencontrer, il se rendait là. La personne lui disait ce qu'elle avait vécu pendant les heures sombres du génocide ou comment elle était arrivée dans le camp. La plupart du temps, c'était la première fois qu'elle livrait ainsi ce qui pesait depuis si longtemps. Le catéchiste lui traduisait car la personne parlait en kinyarwanda, puis il lisait quelques paroles de la Bible. La rencontre se terminait par un temps de prière. Il y avait énormément d'ONG présentes dans le camp. Mais personne ne prenait ce temps d'écoute et de partage pourtant si nécessaire.

. Je tire l'autre exemple des Philippines où je suis allé en 2011. C'était juste après un cyclone qui ravagé le nord de l'île de Mindanano, notamment à Iligan. Il y a eu des centaines de morts et surtout des milliers de gens qui ont vu leur maison emportée par les flots de la rivière en crue. Une paroisse tenue par un confrère a accueilli des gens qui avaient tout perdu. Il s'agissait de pauvres qui, n'ayant pas d'argent pour construire une maison solide, avaient 'élu domicile' le long de la rivière. Ils avaient tout perdu. La paroisse recevait de l'aide organisée par l'évêché d'Iligan pour nourrir et loger les personnes dans le besoin. Une partie d'entre elles était catholique, mais de nombreuses personnes étaient musulmanes.

. Comment ne pas évoquer le rôle des communautés chrétiennes lors des conflits au Congo, en RCA ? Les chrétiens ont accueilli dans les églises ou près des églises ceux et celles qu'on appelle « des déplacés », obligés de fuir leurs maisons ou leur quartier. Avec les prêtres et les évêques, ils ont considéré que cet accueil faisait partie intégrante de leur mission.

La mission devient ainsi attention à ceux qui sont dans le besoin. De ce fait elle exige de savoir comprendre les événements du monde et de se mobiliser. Je prends ce verbe d'abord dans son sens premier : être mobile pour répondre aux urgences missionnaires. Ainsi l'annonce de l'Évangile se fait, non seulement en paroles, mais aussi en actes.

Conclusion : « Il faut partir »

« Il faut partir, chaque jour, à chaque seconde. Toute la vie est un chemin vers l'autre bout du monde ». Ces paroles sont d'Odette Vercauteren. Mais on l'aura compris, un départ missionnaire ne saurait se résumer à un déplacement géographique. Fondamentalement il s'agit d'une rencontre où chacun fait un bout de chemin. Dans ces conditions *aller au bout du monde* commence parfois par aller au bout de soi-même pour se préparer à rencontrer l'autre, quel qu'il soit, en vérité.

14/05/2016

Christian Berton